

Le Monde DES LIVRES

VENREDI 8 SEPTEMBRE 1995

Le défi d'Allia

Textes courts et rares, luxe et qualité : un événement éditorial parmi les « petits livres »

Les éditeurs seraient-ils traumatisés ? On dirait bien que les effets du livre à 10 francs commencent à se faire sentir. Depuis quelques années, et essentiellement depuis le succès foudroyant, en Italie, des « mille lire » (imités en France, en 1993, par les éditions Mille et Une Nuits), les « petits livres » ont le vent en poupe. On ne compte plus les nouvelles collections d'ouvrages à caractère hybride que les libraires ne savent plus où ranger, plus chics que des poches, moins chers que des éditions courantes, mêlant les inédits aux rééditions. Est-ce seulement une mode passagère, un « air du temps » ? Plus profondément peut-être – ce qui ne présagerait rien de bon pour l'édition –, les lecteurs ne veulent plus savoir, dorénavant, si les livres qu'ils achètent méritent le prix qu'ils coûtent, ils veulent seulement qu'ils ne coûtent pas trop, sinon presque rien.

Les éditions Allia ont retenu la leçon. En décidant de relever le défi, elles donnent naissance à une collection de textes brefs tout à fait remarquable et d'aspect superbe, à la mesure du travail exceptionnel, quoique discret, que cette maison entreprend depuis plus de dix ans. Le parti pris est, une fois de plus, à contre-courant de la tendance générale : les livres sont, certes, petits (entre 40 et 140 pages) et bon marché (avec deux tarifs fixes, à 30 et 40 F selon la taille), mais on ne lésine pas sur le prix de revient, sur la qualité des traductions et des postfaces, ni sur le luxe (cousus, avec grands rabats, papier ivoire). « Nous

jouons la carte des livres dignes de ce nom, l'anti-« livre jetable », explique Gérard Berréby, directeur de la maison. Le livre va se raréfier. Nous voulons faire partie des survivants. »

A l'image du titre de Leopardi, auteur fétiche des éditions Allia, il revendique « le massacre des illusions ». La petite collection, comme la grande, a pour vocation de « publier des textes qui touchent à la liberté, à l'inverse d'un état d'esprit policé où tout le monde est d'accord pour reconnaître que tout est à peu près bien ». Cela donne, en vrac : un érotique signé Pierre Arétin ou un chapitre du *Capital* de Marx, jugé « en trop » par Althusser et qui influença, au contraire, Guy Debord ou Joseph Gabel – duquel une conférence est reprise dans la collection. Les textes interfèrent, se renvoient les uns aux autres par un fil plus ou moins visible. Ce n'est pas seulement par eux-mêmes qu'ils prennent un sens, mais parce qu'ils sont, à leur façon, actuels, et dans la mesure où ils se retrouvent dans la même maison, ensemble. Trois inédits figurent parmi les huit premiers titres : l'apologie de Lorenzo de Médicis, une « conversation imaginaire » du grand écrivain méconnu W. S. Landor qu'admiraient Nietzsche et Larbaud, et une réflexion de Malevitch sur la paresse.

Il y a, dans l'esprit, un petit air des anciennes éditions Champ libre, au moins par l'exigence, la liberté de mouvement, le caprice des choix, l'horreur de la spécialisation et la curiosité éclectique que manifestent ces textes puisés dans

des époques et des domaines très différents. « Une maison d'édition ne doit pas être le ghetto de son créateur », dit Gérard Berréby, qui avoue n'envisager qu'après coup les questions économiques. Si le premier texte (Malevitch), mis en vente en juin, a déjà dépassé les 2 000 exemplaires qui assurent le seuil de rentabilité, un échec ne l'aurait pas arrêté : en grand format, Allia a publié sept volumes de Ribemont-Dessaignes et « aucun n'a marché. La meilleure vente a atteint sept cents exemplaires. Je suis intraitable. On persévéra jusqu'à la faillite », lance fièrement l'éditeur en annonçant, pour la petite collection, un essai de Michel Bounan, une lettre de Valéry Larbaud consacrée à Leopardi et un inédit d'Alexandre Koyré.

Il n'en reste pas moins cette astuce économique – exploitée, entre autres, par Le Promeneur, Le Serpent à plumes, Le Temps qu'il fait ou les Mille et Une Nuits (dont on salue les catalogues) – de publier des textes relativement courts afin d'obtenir, même en incluant les droits d'auteur et les frais de traduction, un prix de vente le plus souvent inférieur à la « barre psychologique » des 100 F. Contrairement à Allia et aux autres, les Mille et Une Nuits ont cependant poussé l'astuce à l'extrême en publiant des textes minces et, pour le coup, faussement bon marché. En vendant 10 francs un livre d'une soixantaine de pages tout en comptant, qui plus est, sur un tirage très important, non seulement le prix de revient à la page est très faible, mais le prix de vente est égal ou

supérieur à la moyenne. Il suffit de comparer un volume de Balzac en « Pléiade » (1 760 pages, 333 F) et le même nombre de pages sectionné en « livres à 10 F » : les petits livres « bon marché », sans l'appareil critique, ne sont pas moins chers que la luxueuse « Pléiade ».

La paresse aurait-elle sa part dans le succès des petits livres ? Gérard Berréby s'amuse de ce que le texte de Malevitch, *La Paresse comme vérité effective de l'homme*, ait épuisé le premier tirage : tout le monde se serait senti concerné. Il prévoit donc de publier prochainement, dans sa collection, une apologie de la paresse par Clément Pansaers. « Je me suis dit qu'on allait déplacer des régiments... »

Marion Van Renterghem

★ Editions Allia, 16, rue Charlemagne 75004 Paris. Distribution Harmonia Mundi.